

# le portrait

## Ben Rhodes Obama Song

Plume de l'ancien président américain, Ben Rhodes était aussi son confident et son conseiller diplomatique. Rencontre à Paris autour de ses Mémoires sur dix ans de compagnonnage.

Par Marie-Dominique Lelièvre

« J'avais 29 ans et Obama parlait le langage de la morale et de la sincérité. Je cherchais un héros. Un type capable de comprendre les enjeux et de sauver la situation. » Ben Rhodes cherchait son Batman, il trouva Obama. « Et puis je voulais écrire des discours, et lui est un excellent orateur. » Depuis, il a modifié ses attentes et probablement le scénario qu'il pensait écrire.

Ben Rhodes a été le rédacteur des discours d'Obama, son conseiller en matière de politique étrangère et son confident pendant huit ans à la Maison Blanche. Quand, au Caire, le président américain annonce une nouvelle ère de dialogue avec le monde musulman, quand il célèbre la démocratie à Athènes, quand il reçoit le prix Nobel à Oslo, Ben Rhodes écrit ou coécrit ses allocutions. Il est aussi son porte-parole

devant la presse. Quand Obama renonce aux frappes aériennes contre le régime de Bachar el-Assad, Rhodes est son avocat. Il joue un rôle déterminant dans la défense de l'accord nucléaire entre Obama et l'Iran au Congrès ou dans la normalisation des relations avec la Birmanie, dirige les négociations visant à réconcilier son pays avec Cuba.

C'est aujourd'hui un quadragénaire à la barbe de trois jours et au visage rond, guetté par une calvitie, qui conserve un sourire post-adolescent. Il

### À LIRE



**OBAMA CONFIDENTIEL. DIX ANS DANS L'OMBRE DU PRÉSIDENT,**  
Ben Rhodes, traduit de l'anglais (États-Unis) par Étienne Menanteau, éd. Saint-Simon, 388 p., 22,90 €.

a vécu à Paris durant ses études à NYU, « mais j'ai commis l'erreur de ne pas vivre dans une famille française ». Et de choisir une *girlfriend* américaine. « C'est très stupide », dit-il en français. Après l'entretien, il ira dîner avec des copains au Bon Georges, rue Saint-Georges, ardoise bistro, carreaux de ciment et banquette. Il est à Paris pour présenter ses Mémoires, publiés aux éditions Saint-Simon. Si *Obama confidentiel* est une excellente lecture, c'est qu'il est plus qu'un banal livre de souvenirs. « Chaque mandat présidentiel est un roman centré autour d'un seul personnage », écrit-il. Son *Obama confidentiel* comporte deux personnages principaux, le héros Obama et le narrateur Ben Rhodes, un jeune idéaliste auquel on s'identifie sans peine.

Sylvain Fort, l'ex-plume du président Macron, a lu le livre de son homologue obamesque avec curiosité, y trouvant



Ben Rhodes, à Paris, le 11 février 2019.

l'écho de sa propre expérience. « Le rôle du discours et de la plume est rarement relaté. Il y a des invariants. Rhodes raconte très bien ce travail d'atelier qu'est l'élaboration d'une allocution. Puis le discours que vous avez écrit. Vous y avez beaucoup travaillé, vous y avez mis beaucoup de vous-même, et là, ça appartient au président. C'est toujours une émotion. On sent la façon dont il capte l'audience... Vous ne pouvez plus rien faire. À la fin, que vous soyez ou non l'auteur intégral du texte, vous en

êtes comptable. Lorsque le discours traverse l'opinion, on vit un vrai sentiment d'accomplissement. »

Aux prises avec la politique étrangère d'un grand pays, Ben Rhodes le novice rêve de paix dans le monde et se méfie de l'aventurisme militaire américain. Rendre la vie meilleure, plutôt que la détruire. Armé des plus bonnes intentions du monde, comme Samantha Power, spécialiste indignée des droits de l'homme et des génocides dans l'équipe Obama, il croit au

devoir d'ingérence. Au fil des pages, l'épaisseur du monde rattrape l'enfant idéaliste, qui parfois s'enfile des whiskys bien tassés pour digérer ça. Lorsqu'il rejoint Obama, il n'a rédigé que quelques rapports et discours pour un think-tank démocrate (le Wilson Center, dirigé par le sénateur Lee Hamilton). « La plupart des conseillers se demandent comment glisser leurs propositions dans le discours du président. Moi, je me demande seulement : que veut-il dire? »

●●● Que feriez-vous si soudain le président des États-Unis vous disait : « Empare-toi de deux ou trois dossiers qui te bottent et fais-les avancer ? » C'est ce qui lui est arrivé. D'accord, il s'est remis à fumer. Mais, comme Obama, il est un excellent conteur. La force d'*Obama confidentiel* est d'ouvrir les coulisses des crises de politique étrangère, les hésitations, les désaccords au sein de l'équipe Obama, en un mot le making of de décisions qu'on commente encore aujourd'hui. « Même l'homme le plus puissant du monde se heurte à des limites, dit Ben Rhodes. Obama a été le premier président américain depuis la guerre froide à affirmer que l'ingérence pouvait envenimer les choses. "On ne peut empêcher des gens de s'entretenir", disait-il. Peut-être parce qu'il a grandi en Indonésie à l'époque du génocide ou parce que son père est kenyan, Obama s'y connaît en clivages tribaux. » Il a lu *Un Américain bien tranquille*, le roman de Graham Greene, l'histoire d'un type qui rêvait de sauver le monde. Il découvre aussi l'œuvre de John le Carré. Et pour mieux comprendre la Birmanie, *The River of Lost Footsteps*, du Birman Thant Myint-U. Il vient de terminer *The Buried*, le livre de Peter Hessler sur la révolution égyptienne, qui paraît aux États-Unis en mai. « S'il y a une chose dont je voulais convaincre avec ce livre, c'est que le président des États-Unis ne peut tout résoudre. C'est juste un humain. Juste une personne. »

**LE MONDE BIPOLAIRE A CÉDÉ**

La vie a souvent plus d'imagination que la fiction, mais elle impose ses contraintes. « Le point de bascule, pour moi, a été le sommet de Copenhague en décembre 2009. Le temps qu'on atterrisse au Danemark, il était clair qu'on n'arriverait à aucun accord. Sur place, Obama cherchait à rencontrer le Premier ministre chinois, qui se déroba. Nous avons découvert que les dirigeants indiens, brésiliens, chinois et sud-africains tenaient une réunion secrète. Pour entrer dans la salle, Obama a fait le forcing, j'ai été frappé par un vigile... Pendant ce temps, les



Barack Obama avec Ben Rhodes (à gauche) et Terry Szuplat (directeur de communication).

Européens conféraient dans leur coin. Pour la première fois, nous nous rendions compte que les États-Unis devaient désormais négocier avec trois ou quatre blocs. » Le monde bipolaire a cédé la place à une multitude d'acteurs, de rivalités et de rapports de force. Ce sommet décevant, que Ben Rhodes ne raconte pas dans son livre, débouchera six ans plus tard sur la signature des accords de Paris. « La modernité, c'est la complexité, qui rebat les cartes à chaque instant, note Sylvain Fort. Jusqu'au dernier moment toutes les options sont ou-

**Le président ne peut pas tout résoudre : même l'homme le plus puissant du monde a des limites.**

vertes. » Tirant la leçon du gâchis danois, Obama aura entre-temps évoqué le réchauffement climatique avec chaque chef d'État invité à la Maison Blanche ou rencontré à l'étranger.

« Jusqu'à la fin de ma vie, je m'interrogerai sur les choix que nous avons faits en Syrie », dit Ben Rhodes. Falait-il envoyer des troupes, comme François Hollande pressait les Américains de le faire en 2013 ? Lors d'un dîner parisien organisé par son editrice, Hubert Védrine l'a longuement cuisiné sur la question. « Si nous étions intervenus, vous me demanderiez aujourd'hui ce que nous sommes allés faire en Syrie... La situation ne serait-elle pas plus chaotique encore que ce qu'elle est aujourd'hui ? » Comme Samantha Power, Ben Rhodes est interventionniste, il rêve de débarrasser la Syrie d'Assad et de protéger les populations civiles. Obama, qui s'est fait élire en promettant de mettre fin à deux

guerres, est hanté par les fantômes du Laos, du Vietnam. Mais aussi l'Afghanistan, l'Irak, la Libye – « la pire décision de ma présidence », avouera Obama en 2016. Les Syriens ont passé la ligne rouge définie par le président en bombardant des civils à l'arme chimique. Rhodes le presse d'intervenir. « Qu'est-ce que tu proposes ? », finit par lui demander Obama. Rhodes suggère de bombarder les aéroports syriens. « Et qu'est-ce que tu feras quand les Russes, les Iraniens et l'armée syrienne les auront reconstruits ? »

Six ans plus tard, Ben Rhodes décapsule une bouteille de Perrier avec des doigts de concertiste, modelés par le pianotage sur un clavier de BlackBerry. « On peut avoir des projets, mais le monde ne cesse d'interférer. » Il avale une rasade d'eau gazeuse. Dans son livre, le mot « Cuba » revient plus d'une centaine de fois, contre vingt fois le mot « Europe ». « Leur solitude limite le périmètre d'intervention des américains », dit Sylvain Fort. Quant au seul président français dont le nom soit prononcé, il offre surtout l'occasion d'un exercice de style talentueux et cruel : « Sarkozy était un petit bonhomme bien habillé qui n'arrêtait pas de gigoter et de faire des grimaces. »

**« J'ÉTAIS SI JEUNE »**

Pendant huit années, Ben Rhodes a occupé une cave sans fenêtres dans l'aile ouest de la Maison Blanche. Devant sa table de travail, un mur aveugle flanqué d'une photo de Barack Obama offrant une fleur à Ella Rhodes, et sur les étagères une collection de mugs kitsch à l'effigie de l'Oncle Sam. Quelques

livres, romans de Don DeLillo, essais sur Cuba et la Birmanie, les sujets que Ben Rhodes traite à l'époque, ou les discours de Lincoln, dont Obama recommande la lecture à ses conseillers. Athlète du ciboulot, le conseiller carbure au Gatorade, la boisson énergétique, et fume comme un pompier. Dans *The Final Year*, le documentaire de Greg Barker sur la dernière année de l'équipe chargée de la politique étrangère d'Obama, on aperçoit un cafard de la taille d'un réacteur d'Air Force One échoué au pied de son bureau. Pourquoi cet enfant de la superpuissance militaire américaine a-t-il choisi de vivre comme Natascha Kampusch ? Il sourit. « Peut-être un peu par masochisme, au début. J'étais si jeune. Une manière d'excuser mon inexpérience : occuper un bureau moche, travailler jusqu'au milieu de la nuit... »

Conseiller adjoint en matière de sécurité nationale, Ben Rhodes rédige les discours, planifie l'agenda étranger et gère la stratégie de communication à la Maison Blanche, organisant le point presse quand survient un drame dans le monde. Il peut revendiquer un bureau plus hospitalier. Il réfléchit. « Votre influence réelle n'est pas liée à la taille d'un bureau. C'est même le contraire. Un petit bureau moche suggère que vous êtes au-dessus de ça. En affichant votre indifférence face à ce genre de symbole, vous communiquez une grande confiance en votre position. » Un renard très fin, ce quadragénaire.

Enfant des classes moyennes, Ben Rhodes est le fils d'un avocat texan épiscopalien et d'une mère juive new-yorkaise, qui lisait *The New York Times* et John Updike. Il s'est toujours senti un juif chrétien... ou un chrétien juif. Après avoir fréquenté la Collegiate School de New York, la plus ancienne école des États-Unis, il a étudié les sciences politiques et la littérature anglaise à l'université Rice de Houston, dont il est sorti en 2000. Enfin, il a obtenu un diplôme de *creative writing* à New York University. Il se prépare donc à devenir romancier lorsque, le 11 septembre 2001, depuis le front de mer à Brooklyn, il voit des avions percuter une tour, puis la seconde, et la première s'effondrer... Il a 24 ans. Plus tard, les

images du 11 Septembre se superposent dans son esprit à la couverture d'*Underworld*, le roman de Don DeLillo publié en 1998 : deux tours en arrière-plan survolées par un avion (ou un oiseau). Jusqu'alors, en deuxième année à NYU, il écrit des nouvelles minimalistes, en attendant de publier un premier roman avant 30 ans. L'événement modifie ses plans : désormais, il veut écrire sur les relations internationales. « Ben Rhodes ressemble moins à un personnage de séries comme *The West Wing* ou *House of Cards* qu'aux scénaristes de celles-ci », a écrit un journaliste de *The New York Times Magazine* avec ironie. « Bien expliquer ce que nous sommes, c'est notre travail, rétorquera Obama, qui lit alors *Sapiens*, le livre de Yuval Noah Harari. C'est ce qui nous distingue des animaux. » Sylvain Fort est plus précis encore : « La politique appartient autant au réel qu'au symbolique. C'est pourquoi elle

REPÈRES



- **1977.** Naissance le 14 novembre à New York.
- **2002-2007.** Assistant de l'ancien représentant démocrate Lee Hamilton, membre de la commission d'enquête sur les attentats du 11 Septembre, puis du groupe d'étude sur l'Irak.
- **2007.** Rejoint l'équipe de campagne de Barack Obama, dont il rédige les discours (photo).
- **2009-2017.** Conseiller et plume du président Obama durant les deux mandats.
- **Depuis 2017.** Devenu commentateur politique, il copréside National Security Action, un organisme militant pour une autre politique étrangère américaine.

consomme tant d'écriture. Des mots deviennent des symboles. Des mots d'ordre mobilisent un imaginaire. »

Un des discours favoris d'Obama est celui qu'il prononça lors des obsèques de Nelson Mandela, rédigé en grande partie par le président lui-même. Un discours à peine évoqué dans la presse américaine, qui lui préférera une frivolité, la photo d'Obama faisant un selfie avec la blonde Première ministre danoise. L'un des discours favoris de Ben Rhodes ? « Celui qu'il a prononcé à Oslo pour le Nobel de la paix. » *Tout en comprenant qu'il y aura toujours des guerres, nous pouvons rechercher la paix...* Mais celui son choucou absolu, c'est celui prononcé lors de la réconciliation avec Cuba, ce pays sur lequel le président Kennedy, cinquante ans plus tôt, a bien failli balancer une bombe atomique : *Somos todos americanos, Nous sommes tous américains.* Dans *The Final Year*, la caméra filme Ben Rhodes juste après l'élection de Trump : sous le choc, il cherche ses mots puis reste sans voix. L'entourage d'Obama n'a rien vu venir. C'est peut-être sa grande faute.

**L'INSPIRATION OBAMA**

Il aura appris à voir le monde et Obama tels qu'ils sont. L'ancien président est-il toujours son héros ? « Adolescent, mon idole était John Kennedy, comme mes parents. Je connaissais ses discours. Mais je savais peu de choses de son bilan. Pourtant, ce qu'il a incarné a inspiré la vie de pas mal de gens. Peu de personnages frappent l'imagination. Pour Obama, ce sera la même chose. Son bilan importe moins que ce qu'il incarne. Il est cette incroyable et unique figure historique très inspirante. Il reste, oui, oui, mon héros. »

Tout en travaillant pour la Fondation Obama, Ben Rhodes garde un œil sur les disciples de celui-ci au sein du Parti démocrate. Les noms de Kamala Devi Harris, la sénatrice de Californie, du Texan Beto O'Rourke ou d'Alexandria Ocasio-Cortez, reviennent dans sa conversation. Se voit-il un jour à la Maison Blanche avec l'un d'entre eux ? « Pourquoi pas ? » Au fait, Obama dort en T-shirt et pantalon de survêtement. ■